

CHAPITRE 4

« Les Réfugiés trahis » de Louis Guilloux : un témoignage marginal dans un « déluge de feu et d'images » ?

ALEXANDRA VASIC
Université Paris-13

L'œuvre de Louis Guilloux a traversé le siècle en montrant les ruptures. L'écrivain n'a cessé d'interroger les rapports entre la fiction et l'histoire¹ ; le citoyen s'est impliqué, en marge des partis, dans les drames de son époque. S'il a pris part à la lutte antifasciste aux côtés de Malraux et d'Aragon, notamment², il préfère évoquer son action au sein du Secours rouge, en faveur des réfugiés espagnols.

Entre 1934 et 1939, Guilloux est, en effet, responsable de l'organisation dans le département des Côtes-du-Nord. Le 7 septembre 1937, faisant un bilan de la situation, il note dans ses *Carnets* que 1 200 réfugiés espagnols sont rassemblés dans le département. Une partie d'entre eux est logée à Guingamp, dans une prison désaffectée. À Saint-Brieuc – ville natale de l'écrivain –, 300 réfugiés sont rassemblés dans une usine, abandonnée depuis plus de quinze ans. Les conditions d'accueil sont déplorable. Guilloux décide

1 *Le Sang noir* (1935) a permis à Louis Guilloux de se distinguer comme un écrivain majeur de l'entre-deux-guerres. Dans ce roman de l'arrière, situé en 1917, le romancier a restitué le drame d'une génération sacrifiée. En 1949, il obtient le prix Renaudot pour *Le Jeu de patience*. Dans cette fresque historique éclatée, qui couvre la première moitié du vingtième siècle, Guilloux a tenté l'impossible saisie du temps et de l'histoire. Les deux guerres mondiales et la guerre civile espagnole y occupent une place majeure. *Les Batailles perdues* (1960) est consacré aux événements qui ont mené à la constitution d'un gouvernement de Front populaire. *Salido et O.K., Joe !*, publiés en un seul volume en 1976, s'ancrent aux deux extrémités de la Seconde Guerre mondiale. Dans la première nouvelle, on suit le parcours d'un lieutenant espagnol réfugié à Saint-Brieuc, condamné à l'errance et à une lente déréliction. Dans la seconde, Guilloux relate les exactions commises par l'armée américaine sur la population civile, au moment de la Libération, et les procès qui s'ensuivent ; il dénonce, en sourdine, les pratiques racistes au sein des tribunaux de guerre américains.

2 Guilloux est secrétaire du premier Congrès international des écrivains pour la défense de la Culture, qui s'est tenu à Paris du 21 au 25 juin 1935. Entre 1935 et 1938, il collabore également à plusieurs reprises à *L'Humanité* et à *Commune*, organe de l'A.E.A.R. (Association des écrivains et artistes révolutionnaires).

alors de « s'intéresser activement » à la « situation des réfugiés³ ». Aux côtés d'autres militants, il essaie de leur apporter une aide matérielle, d'organiser leur transfert vers d'autres lieux d'hébergement moins insalubres et d'empêcher le renvoi de certains réfugiés vers la frontière. « Parallèlement aux notes qu'[il] consigne dans [s]es *Carnets*, [il tient] un journal de cette activité⁴. »

En 1938, Guilloux a tenté, en vain, de publier en France ce journal, intitulé « Les Réfugiés trahis⁵ ». Il ne sera partiellement publié qu'en 1954 dans *La Tribune des peuples*⁶ avant de trouver une « seconde vie⁷ » dans ses *Carnets*, publiés en 1978, du vivant de l'auteur⁸. Si l'on compare « Les Réfugiés trahis » aux récits publiés sur la guerre d'Espagne entre 1936 et 1939, c'est un texte singulier par le sujet et l'angle retenus : Guilloux rend compte, en effet, du drame des réfugiés à l'arrière, dans une petite ville bretonne, et non sur le front, en Espagne⁹. Mais peut-on pour autant le considérer comme un texte marginal dans le « déluge de feu et d'images¹⁰ » qui a caractérisé le traitement médiatique de la guerre civile ?

D'autre part, comment caractériser ce texte dont la publication a été longuement différée ? Quinze années se sont écoulées entre le moment de sa rédaction et celui de sa publication. Dans *La Tribune des peuples*, « Les Réfugiés trahis » paraît détaché du contexte historique, politique, éditorial dans lequel il a été écrit alors même que ce contexte a déterminé des modalités d'écriture spécifiques. Comment lire ce texte de circonstance dans *La Tribune des peuples* ? Apparaît-il exactement sous la même forme lorsqu'il est inséré rétrospectivement dans les *Carnets* ? Rien n'indique explicitement l'insertion du journal dans l'œuvre, ni sa prépublication dans la presse. Le changement de support a induit plusieurs coupes. Il semble que « Les

3 Louis Guilloux, *Carnets 1921-1944*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1978, p. 156.

4 *Ibid.*

5 Sylvie Golvet a repéré des publications dans la presse étrangère (« Refuge in Limbo », *Life and Letters Today*, Londres, 1^{er} semestre 1938 ; « Refuge in Limbo », *The Living Age*, traduit par D. S. Busy, juillet 1938, p. 440-445 ; « The Betrayal of the Refugees », *The New Republic*, 22 février 1939, p. 68-70). Voir Sylvie Golvet, « Louis Guilloux, l'ambition du romancier », thèse de doctorat dirigée par Michèle Touret, Université de Rennes 2 Haute Bretagne, soutenue le 5 décembre 2008, p. 509. Notre réflexion porte sur la publication différée du témoignage dans la presse française.

6 Louis Guilloux, « Les Réfugiés trahis », *La Tribune des peuples*, n° 5, décembre 1953-janvier 1954, p. 1-24 et n° 6, mars-avril 1954, p. 49-62.

7 Voir Philippe Baudorre, « Les textes de presse de Louis Guilloux, du texte à l'hypertexte : labyrinthe ou jeu de patience », dans Michèle Touret, Jean-Baptiste Legavre (dir.), *L'atelier de Louis Guilloux*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2012, p. 313.

8 Louis Guilloux, *Carnets 1921-1944*, *op. cit.*, p. 156-209.

9 Cette manière latérale de présenter le conflit caractérise la poétique de Louis Guilloux. Le romancier interroge dans son œuvre l'incidence de la guerre sur les individus, à l'arrière et non sur le front.

10 Voir François Fontaine, *La guerre d'Espagne, un déluge de feu et d'images*, Paris, Éditions BDIC/Berg International, 2003.

Réfugiés trahis » n'ait pu être fondu dans les *Carnets* qu'au prix de nombreux repentirs, qui portent sur les passages les plus virulents du témoignage.

Il conviendra dès lors de s'interroger sur le statut ambigu de ce texte, décliné dans le temps à travers différents supports. Il s'agira tout d'abord de souligner la singularité des « Réfugiés trahis », qui se situe à mi-chemin entre le témoignage et le reportage. L'étude des options stylistiques et narratives retenues par l'écrivain permettra ensuite de montrer que c'est également un texte qui entre en résonance avec les productions contemporaines du temps de l'écriture. Enfin, quelques hypothèses et pistes de réflexion seront proposées pour comprendre les enjeux de ces publications différées.

Au croisement du reportage et du témoignage : « Les Réfugiés trahis », un récit singulier

« Les Réfugiés trahis » se situe au croisement du témoignage et du reportage sans pouvoir être réductible à l'un de ces deux genres. Cette indécision est voulue par Guilloux. Il paraît peu probable qu'il soit demeuré étranger aux reportages qui se sont échelonnés durant cette période dans les différentes rédactions, engagées dans une course à l'exclusivité. Guilloux est un lecteur de presse assidu et un archiviste compulsif. Il a lui-même participé brièvement à l'aventure de *Ce Soir* : il a été nommé par Aragon responsable de la page littéraire du quotidien entre les mois de mars et juillet 1937, avant d'être congédié et remplacé par Paul Nizan¹¹.

Publié en deux livraisons dans *La Tribune des peuples*, « Les Réfugiés trahis » est présenté comme un ensemble d'extraits du journal que Guilloux tient quotidiennement entre septembre et octobre 1937. L'écrivain n'a pas tenu à retravailler son texte. Ses notes quotidiennes sont livrées telles quelles, sans composition rétrospective. La perspective diariste adoptée par Guilloux distingue ainsi ce texte des reportages publiés à l'époque, fortement scénarisés, usant de techniques narratives destinées à susciter l'intérêt du lecteur. L'absence d'*artefact* poétique est surlignée par le style paratactique adopté dans plusieurs passages, notamment dès le seuil du texte (« 7 septembre

11 En juillet 1936, Louis Guilloux, Eugène Dabit, Jef Last, Jacques Schiffrin et Vincent Herbart accompagnent Gide en URSS. Si Guilloux refuse ensuite de s'associer à la critique du régime soviétique soutenue par Gide dans *Retour de l'URSS*, il demeure également sourd aux injonctions d'Aragon et de Jean-Richard Bloch qui exigent qu'il écrive quelque chose contre Gide. Sa désobéissance lui coûtera sa place dans le quotidien. Voir Bernard Pudal, « Louis Guilloux à *Ce soir* (1937) : l'attraction dans le système communiste », dans Jean-Baptiste Legavre, Michèle Touret (dir.), *Louis Guilloux, un écrivain dans la presse*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2014, p. 109-124 et Grégoire Leménager, « Louis Guilloux, critique littéraire ? D'*Europe* à *Ce soir*, une expérience peu concluante », *ibid.*, p. 167-184.

1937. – Vu F... Relativement peu au courant de la situation¹²... »). Dans la clause du texte, l'écrivain explicite ses intentions : « J'arrête ici ce cahier. Je n'y changerais rien : que le témoignage ne soit en rien faussé et que les enseignements qu'il renferme ne soient altérés en rien¹³. »

Par ce dispositif, Guilloux signale la matière brute de cette reconstitution, faisant *a priori* l'économie d'une mise en récit. Il entendait probablement mettre ainsi à distance le soupçon de littéarité, incompatible avec ce type d'écrit dont la fonction est tout d'abord mobilisatrice et non esthétique. L'histoire, dans un contexte de crise politique, implique d'autres modalités d'écriture. Face à l'urgence de l'événement, le roman est délaissé : « L'heure est aux correspondants de guerre, non aux écrivains¹⁴ », écrit Jean-Richard Bloch dans l'avant-propos d'*Espagne, Espagne* !

« Les Réfugiés trahis » se rapproche néanmoins du reportage par la qualité du sujet retenu : Guilloux a choisi un sujet social et politique sensible¹⁵. D'autre part, toutes les informations qui ont été collectées résultent d'un déplacement sur le terrain. Enfin, Guilloux rend compte également du travail d'enquête auquel il s'est livré, auprès des autorités locales et des réfugiés, pour pouvoir accéder au camp et connaître la situation des réfugiés. Sur le modèle du reportage, il fournit des descriptions de locaux, des portraits de réfugiés, des croquis pris sur le vif et rapporte également quelques témoignages de réfugiés.

Mais ici s'arrête la ressemblance. Guilloux définit lui-même son texte comme un « témoignage » à la fin du journal. À la différence du reporter, il est directement impliqué dans les événements qu'il décrit. Le caractère profondément bouleversant des scènes décrites – la misère des réfugiés, la présence de jeunes mères esseulées, d'orphelins, d'enfants en bas âge privés de soins, l'insalubrité des locaux dans lesquels ils sont parqués – vient légitimer implicitement la nécessité du témoignage et sa publication. « Les Réfugiés trahis » répond ainsi à l'un des éléments définitoires du témoignage qui, à la différence des autres écrits à la première personne (les mémoires et l'autobiographie), peut se lire comme le « récit de vie bouleversée¹⁶ ».

12 Louis Guilloux, « Les Réfugiés trahis », *op. cit.*, n° 5, décembre 1953-janvier 1954, p. 1.

13 Louis Guilloux, « Les Réfugiés trahis », *op. cit.*, n° 6, mars-avril 1954, p. 71.

14 Jean-Richard Bloch, *Espagne, Espagne* ! [1936], Pantin, Le Temps des cerises, 1997, p. 26. Dans ce texte de circonstance, publié au moment où le dénouement de la bataille de Madrid n'était pas encore connu, Jean-Richard Bloch rassemble les notes prises au cours d'un voyage officieux en Espagne. Voir la préface de Carlos Serrano, p. 7-25.

15 Pour une définition du reportage, voir Myriam Boucharenc, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Objet », 2004. Cette étude ne prend néanmoins pas en compte les reportages effectués durant la guerre d'Espagne en raison de « la problématique spécifique liée à la nature particulière de l'actualité [et de] la censure alors exercée sur la presse » (p. 47).

16 Jean-Louis Jeannelle définit le témoignage comme « un récit rétrospectif en prose qu'un individu fait d'un événement circonscrit ayant marqué son existence, afin d'en certifier les

La crédibilité du témoin est attestée dans des commentaires infra-textuels qui soulignent, de manière emphatique, la véracité des scènes décrites :

Je reviens du camp.

L'horreur du spectacle passe toute écriture. Ici, vraiment, on ajoute au malheur. Laissons toute indignation, gardons le sang-froid propre à l'expression de la vérité : elle se passe d'amplification.

Ce camp est installé dans une ancienne usine de machines agricoles, au fond d'une vallée, le long d'un ruisseau¹⁷...

L'authenticité du témoignage est également attestée par l'insertion d'arrêtés officiels, d'extraits de journaux et de circulaires préfectorales. Le montage de ces documents dans le journal de Guilloux a une visée à la fois référentielle et polémique¹⁸. Ce sont autant de documents à charge qu'il convoque pour incriminer le gouvernement dans la gestion désastreuse de cette crise politique et humanitaire, qu'il dénonce :

1^{er} octobre – Nouvelle sensationnelle dans les journaux de ce matin : « Les réfugiés incapables d'assurer leur subsistance vont être refoulés dans leur pays. » Voici le texte de la dépêche, datée de Bayonne, le 30 septembre [1937].

« Une importante décision prise par le gouvernement vient d'être connue dans les milieux officiels de Bayonne et du pays basque où elle a produit une forte sensation. [...] On précise [...] que, contrairement à ce qui a été annoncé tout d'abord, seuls les réfugiés espagnols dont les frais de subsistance sont à la charge des collectivités ou de l'État français sont invités à regagner l'Espagne par la frontière de leur choix. » Rien ne faisait prévoir une telle mesure. Nous sommes atterrés et honteux. À la Préfecture où je téléphone aussitôt, confirmation de la nouvelle. À ma question : « Existe-t-il le moindre espoir que le décret soit rapporté ? » On me répond : « Non¹⁹ ».

conséquences ou d'en tirer un message destiné à être largement diffusé » (Jean-Louis Jeannelle, *Écrire ses mémoires au XX^e siècle. Déclin et renouveau*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 2008, p. 94). S'interrogeant sur les différents protocoles d'énonciation et les modalités d'attestation de soi dans l'autobiographie, les mémoires et le témoignage, il distingue ainsi les « récits de vie réfléchi » des « récits de vie mémorable » et des « récits de vie bouleversée » (p. 365-376).

17 Louis Guilloux, « Les Réfugiés trahis », *op. cit.*, n° 5 décembre 1953-janvier 1954, p. 4. Nous soulignons.

18 Le montage de documents de nature hétérogène est un dispositif visible également dans ses *Carnets* et, plus largement, dans son œuvre romanesque.

19 Louis Guilloux, « Les Réfugiés trahis », *op. cit.*, n° 5 décembre 1953-janvier 1954, p. 22-23.

La pratique récurrente du collage dans ce journal, constitué de documents hétérogènes, vient un peu plus problématiser l'identification générique d'un texte qui échappe à un cadrage spécifique. Enfin, ce texte est également singulier par le sujet et l'angle retenus.

À la différence des autres acteurs de l'histoire, reporters ou écrivains engagés physiquement dans la guerre civile, Louis Guilloux n'est ni sur le front ni à Paris mais à Saint-Brieuc où il s'investit pleinement auprès des réfugiés espagnols. Aussi propose-t-il un regard latéral sur la guerre civile. Les reportages de guerre, le récit de Jean-Richard Bloch – *Espagne, Espagne !* –, mais aussi *L'Espoir* de Malraux²⁰ sont des textes qui maintiennent la mort comme un horizon permanent du récit. Dès le seuil d'*Espagne, Espagne !*, la description des murs de Barcelone, criblés d'impacts de balles, celle de militants du P.O.U.M. ou de la C.N.T., déambulant dans les rues de la ville, mitrailleuse en main, définissent en creux un horizon d'attente aventureux. Louis Guilloux décrit, quant à lui, le spectacle de la misère. « Les Réfugiés trahis » suscite un intérêt dramatique mais n'a pas le goût de l'aventure. Guilloux rapporte, en effet, rigoureusement ses démarches pour collecter des chaussures et des vêtements auprès des commerçants de la ville. La distribution de savons, les démarches administratives auprès des autorités locales forment le substrat narratif des « Réfugiés trahis ».

Si ce texte se distingue des productions contemporaines, par le cadre générique et l'angle thématique retenus, il entre également en résonance avec les reportages qui se sont échelonnés durant cette période. « Les Réfugiés trahis » s'inscrit pleinement dans une époque marquée par l'urgence de la mobilisation. Il peut se lire comme un texte de circonstance qui se rattache stylistiquement aux reportages publiés sur la guerre civile.

Une rhétorique de l'amplification : la visée militante du témoignage

« Les Réfugiés trahis » est sous-tendu par une rhétorique de l'amplification qui est fondamentalement étrangère au style de l'écrivain. La charge pathétique du témoignage est exacerbée dans les portraits et les scènes retenues ; la dimension polémique du discours est accusée dans les commentaires corrosifs de Guilloux. La sobriété des effets et la suspension de tout point de vue surplombant, qui caractérisent l'art poétique du romancier, font ici préci-

20 Des extraits du roman seront publiés quasi quotidiennement par *Ce Soir* du 3 novembre 1937 au 7 décembre 1938. Pour une analyse de l'événement littéraire que constitue la pré-publication de *L'Espoir* dans le quotidien, voir Michèle Touret, « Quand l'espoir fondait *L'Espoir* », dans Didier Alexandre (et al.), *Que se passe-t-il ? Événement, sciences humaines et littérature*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2004, p. 125-140.

sément défaut. La visée militante du témoignage, le contexte historique mais aussi le co-texte médiatique déterminent ces modalités d'écriture. Voulant faire chorus avec l'*intelligentsia* de gauche pour dénoncer un état d'injustice, Louis Guilloux perd également la voix qui lui est propre dans ce témoignage.

Les clivages et les enjeux politiques sont trop importants pour permettre des représentations nuancées dans la presse²¹. Collaborateurs, journalistes et photoreporters rivalisent dans le choix des motifs narratifs, destinés à mobiliser l'opinion publique. La grandeur du peuple espagnol, l'héroïsme des combattants, la douleur des veuves et le drame des enfants assassinés sont des images récurrentes dans la presse partisane de gauche. Leur répétition et leur diffusion massive permettent rétrospectivement de les lire comme des lieux communs²². Les scènes héroïques, représentant des miliciens en embuscade, le fusil à la main, ou des aviateurs prêts à partir au combat, alternent avec les représentations tragiques de l'exode ou encore avec celles des mères pleurant leur époux ou leur enfant gisant à terre. Dans les rédactions engagées, comme dans *Ce Soir* ou dans *Vu*, la mise en pages, les accroches et les légendes orientent la lecture de l'image et surdéterminent la lisibilité du message. Les registres épique et dramatique sont massivement employés.

Par bien des aspects, les pages, extraites du journal de Louis Guilloux, s'inscrivent dans la veine de ces reportages. Le sujet retenu recèle en soi une forte charge dramatique. Loin de privilégier les effets de mise à distance et d'atténuation, comme dans le reste de son œuvre, Guilloux accentue, au contraire, la dimension pathétique du récit. En date du 23 septembre 1937, il écrit avoir « assisté [...] au spectacle le plus poignant » ; il rapporte alors la scène suivante :

Dans le premier bâtiment où nous passons, une femme d'une soixantaine d'années, assise sur sa paillasse, se tord les mains en poussant des cris. D'autres femmes l'entourent. L'un d'elle se jette dans ses bras et l'étreint. Dans tout le vaste bâti-

21 François Fontaine, *La guerre d'Espagne, un déluge de feu et d'images*, op. cit., p. 159-229.

22 Certaines d'entre elles sont devenues des symboles. La célèbre photographie de Robert Capa, qui s'est plus que tout autre distingué comme photoreporter engagé durant la guerre d'Espagne, représentant la mort d'un milicien sur le front de Cordoue, devient en effet rapidement le symbole héroïque et tragique de la lutte républicaine. Elle est publiée pour la première fois en double page, le 23 septembre 1936, dans un numéro spécial de *Vu* consacré à la guerre d'Espagne. Voir « La guerre civile en Espagne », *Vu*, n° 445, 23 septembre 1936. La photographie du milicien tué sera ensuite reprise dans *Regards*, à la Une de *Paris-Soir* (28 juin 1937) et dans le magazine *Life* (12 juillet 1937, p. 19). *Regards* publie la photographie en surimpression de la « Lettre ouverte à Pyrrhus non-interventionniste » d'André Wurmser. Voir *Regards*, n° 183, 14 juillet 1937, p. 21. Dans *Paris-Soir*, les deux photographies des miliciens tués, publiées dans *Vu*, accompagnent le texte d'Antoine de Saint-Exupéry, envoyé spécial sur le front de Carabanchel en 1937. François Fontaine utilise cet exemple pour montrer le détournement des photographies par les rédactions, recourant à des illustrations erronées. Voir François Fontaine, *La guerre d'Espagne, un déluge de feu et d'images*, op. cit., p. 176.

ment, des femmes, assises par groupes sur les paillasses, baissent la tête, pleurent et gémissent, leur couture abandonnée sur leurs genoux. Les enfants regardent avec effroi et se taisent. Les cris de la malheureuse mère redoublent et montent. Il faut la tenir. On vient de lui apprendre la mort de son deuxième fils au front²³.

Les tableaux et les scènes pathétiques émaillent ce témoignage : lors de la scène de départ des réfugiés à la gare de Saint-Brieuc, l'écrivain suspend son récit pour décrire une scène frappante de retrouvailles entre une mère et son enfant :

Devant moi, un garçon d'une douzaine d'années [...] est arrêté en face de sa mère qu'il vient de retrouver. La mère est une femme d'une quarantaine d'années. Elle ne bouge pas. Tous deux se regardent la bouche grande ouverte. De celle de la mère, il n'en sort rien, mais de celle de l'enfant, il vient des cris aigus, saccadés et faibles, les cris mêmes, organiques de la terreur. Sous sa mince chemise, je vois ses petites épaules grelotter comme dans la fièvre et ses petits pieds chaussés d'espadrilles trépigment, battent le sol avec la frénésie d'un cycliste fou. Et il tend les bras. La mère, c'est l'image même de la stupeur. Elle aussi, elle tend les bras, mais elle ne peut avancer. On dirait qu'un fil invisible les retient l'un et l'autre, séparés et prisonniers. Le fil se rompt, je ne vois pas comment. Je vois seulement qu'ils s'étreignent²⁴.

La mère éplorée, l'enfant malade ou encore la grandeur du peuple espagnol sont des représentations topiques qui saturent le témoignage :

Les chants toujours. Les chants joyeux. La basse mesure dont les réfugiés sont victimes n'a pas abattu leur courage. Il y a ici de la grandeur. Les visages, naturellement beaux, prennent encore plus de beauté dans l'instant. *Cette réponse est ce qu'il fallait qu'elle soit. Pleine de noblesse et d'un indicible courage. Et j'ajoute : pleine d'une mesure qui peut-être ne se connaissait pas*²⁵.

La rhétorique de l'excès s'illustre ici dans l'emphase du commentaire. Si Guilloux loue la grandeur du peuple espagnol, ailleurs, il blâme les autorités, responsables de cette situation scandaleuse. Ainsi, après avoir découvert qu'une jeune mère et son nourrisson avaient été renvoyés prestement de la maternité dans l'usine désaffectée, il interpelle directement les notables de la ville :

23 Louis Guilloux, « Les Réfugiés trahis », *op. cit.*, n° 5, décembre 1953-janvier 1954, p. 18.

24 Louis Guilloux, « Les Réfugiés trahis », *op. cit.*, n° 6, mars-avril 1954, p. 61.

25 *Ibid.* L'expression que nous soulignons a été retranchée des *Carnets 1921-1944*, *op. cit.*, p. 199.

Si elle meurt, si l'enfant meurt, direz-vous, Monsieur le Maire que vous n'aviez pas les Espagnols en charge ? Le Conseil Municipal trouvera-t-il assez de fleurs aux balcons des monuments pour charger les tombes de la mère et de l'enfant²⁶ ?

Dans l'œuvre romanesque de Louis Guilloux, la critique est maintenue en sourdine dans les aposiopèses notamment, qui marquent une distance contenue. On voit qu'il en va tout autrement dans ce témoignage, où Guilloux multiplie les apostrophes véhémentes. Les registres dramatique et épideictique saturent également la clause de la première livraison. Guilloux décrit alors la réaction de stupeur des réfugiés lorsqu'ils apprennent qu'ils vont être renvoyés à la frontière :

Leurs petits visages bouleversés n'ont point de larmes, mais, du fond de leurs yeux, l'appel poignant de la terreur, l'espoir qu'on fera quelque chose, le refus de croire qu'on les abandonne. Mais c'est déjà fait. Ils ne sont pas abandonnés, ils sont livrés. Ces tendres petites bouches coûtaient trop cher à nourrir, ces petits corps d'oiseau à vêtir. On en fera des morts et qui ne coûteront plus rien à personne que des larmes inépuisables aux mères si elles survivent et une éternelle malédiction aux bourreaux. Franco n'est que l'assassin en chef. Mais ici, il a trouvé des aides. Horreur²⁷ !

Le témoignage de Louis Guilloux doit être mis en perspective avec les productions contemporaines qui usent des mêmes effets. *Vu* titre ainsi la Une du 29 juillet 1936 : « Nos photographes en Espagne. Guerre civile. Visions d'horreur²⁸. » Dans *Ce Soir*, les photographies des victimes de la guerre sont accompagnées de légendes soulignant l'horreur du spectacle représenté :

« Les enfants ferment à jamais leurs yeux innocents dans un épouvantable enfer ! » / « Les larmes des mères toucheront-elles, enfin, le cœur d'un monde indifférent ? » / « [...] les mères, éternelles martyres, Niobés de 1937, s'agenouillent devant les pères assassinés [...] »²⁹.

« Les Réfugiés trahis » se confond ainsi avec les reportages publiés à l'époque, si l'on considère le style, les tropes et les lieux communs qui sont en usage et en partage. Une même rhétorique de l'excès y est à l'œuvre. Aussi la singularité de ce texte résiderait-elle peut-être davantage dans les pérégrinations éditoriales du témoignage.

26 Louis Guilloux, « Les Réfugiés trahis », *op. cit.*, n° 5 décembre 1953-janvier 1954, p. 14.

27 *Ibid.*, p. 24.

28 *Vu*, n° 437, 29 juillet 1936, p. 1.

29 *Ce Soir*, 8 novembre 1937, p. 8.

Les secondes vies des « Réfugiés trahis » : des publications différées, des textes distincts

La présence de deux publications distinctes dans la presse en 1954 et en volume en 1978 – après un premier échec en 1938 – appelle plusieurs commentaires qui portent non seulement sur les enjeux de ces publications différées, mais aussi sur la caractérisation même du texte qui a connu des supports différents.

En 1938, Guilloux souhaitait mobiliser l'opinion publique sur le sort réservé aux réfugiés espagnols et tenter d'infléchir les événements. Le citoyen est bouleversé par la situation de précarité et de détresse des réfugiés – ici, essentiellement, des femmes, des enfants et des vieillards. L'enjeu du témoignage est politique, au sens large, mais non partisan. Dans ses *Carnets inédits*, Guilloux note ainsi qu'il n'a pas proposé « [s]on manuscrit aux E.S.I. [...] c'est que, étant donné la nature et le but [qu'il] poursuivai[t] en le publiant, le caractère politique trop net des E.S.I., eût nui plus que servi à ce but³⁰. » En 1936, Guilloux avait publié un recueil de chroniques – *Histoires de brigands* – aux Éditions Sociales Internationales, dirigées par Léon Moussinac à partir de 1935. Après l'épisode de *Ce Soir*, Guilloux ne peut plus être dupe du jeu de pouvoir et d'influence qui s'exerce dans les rédactions engagées. Il refuse que son texte soit instrumentalisé. Cette absence de parti pris politique est soulignée dans son témoignage où il récite explicitement les intentions politiques que les autorités locales prêtent à son action en faveur des réfugiés. Lors de la distribution des chaussures, il ne se soucie pas, écrit-il, « de la couleur politique des pieds nus³¹ ». Les valeurs humanistes et humanitaires définissent ainsi l'enjeu premier de l'écriture et de l'action en faveur des réfugiés.

Il convient également de prendre en compte un autre aspect, plus stratégique, pour comprendre les démarches éditoriales entreprises par Guilloux en 1938. Dans ses *Carnets inédits*, il en donne le détail :

NOTE. – J'ai offert ce journal à la *NRF* qui l'a refusé, Gallimard prétextant qu'il s'agit là d'un trop petit écrit, après *Le Sang noir*. Un moment, grâce à Malraux, j'ai cru qu'on le publierait cependant, dans la collection où a paru un livre de Berl (*Le Rouleau russe*, je crois). Mais enfin, le refus est devenu définitif, et j'ai alors pensé au Sagittaire, à qui j'ai promis depuis si longtemps de donner un livre. En même temps, je proposais le même Journal à *Vendredi*, qui n'en a pas

30 Louis Guilloux, *Carnets inédits*, note manuscrite, 24 août 1938. Bibliothèque municipale de Saint-Brieuc, Fonds Louis Guilloux, LGO CI, 9.1.3, f. 131. Nous remercions Jean-Baptiste Legavre et Arnaud Flicé, responsable du fonds Louis Guilloux, d'avoir attiré notre attention sur cette note.

31 Louis Guilloux, « Les Réfugiés trahis », *op. cit.*, n° 5 décembre 1953-janvier 1954, p. 10.

voulu non plus. – Les choses ont traîné avec le Sagittaire, et enfin, il n'a plus été question de rien. [...] Au reste, je ne regrette nullement que ces pages n'aient pas été publiées. Je ne note tout ceci que pour mémoire, pour la bonne forme, comme on dit. – St-B. 24 août 38³².

Lorsque Guilloux tente de publier son témoignage, sa position est affaiblie. Il est éloigné de la scène intellectuelle parisienne et, surtout, il a perdu de précieux soutiens, en premier lieu, celui d'Aragon. Ses relations avec André Chamson et Jean Guéhenno se sont par ailleurs dégradées. L'écrivain ne respecte pas les engagements contractés et malgré les demandes répétées du directeur de *Vendredi*, Louis Guilloux ne collabore que ponctuellement au journal³³. Après l'épisode de *Ce Soir*, il est donc obligé de se replier à Saint-Brieuc où il demeure isolé. Aussi, avec « Les Réfugiés trahis », l'écrivain entendait probablement regagner une certaine visibilité dans le champ littéraire, en se positionnant aux côtés des plumes prestigieuses.

Pourquoi ce témoignage n'a-t-il pas été publié en 1938 ? La véhémence de la condamnation portée par Guilloux dans ce texte, sa dimension trop ostensiblement politique, sont vraisemblablement à l'origine du refus de la *NRF*. Ce positionnement ne convenait pas non plus à *Vendredi*, ferme soutien du gouvernement de Front populaire, qui a refusé, on le sait, d'apporter une aide militaire officielle aux républicains³⁴.

En 1954, les enjeux de la publication ne sont plus les mêmes. Pourquoi avoir choisi de publier ce texte dans *La Tribune des peuples*³⁵, si tardivement ? Les orientations politiques de la revue ont probablement séduit le franc-tireur. Celui-ci œuvre, par ailleurs, depuis 1950, au sein de la Société européenne de la Culture, qui tente, elle aussi, de renouer le dialogue entre les peuples, par-delà le clivage très fort de ces années de guerre froide³⁶. Dans « l'avertissement » des « Réfugiés trahis », demeuré inédit, Guilloux avait pris

32 LGO CI, 9.1.3, f. 131.

33 Voir Sylvie Golvet, *Louis Guilloux, devenir romancier*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2010, p. 161-162 et Michèle Touret, « Louis Guilloux de passage à *Vendredi*, une histoire d'esquives ? », dans Jean-Baptiste Legavre et Michèle Touret (dir.), *Louis Guilloux. Un écrivain dans la presse, op. cit.*, p. 93-108.

34 *Ibid.*, p. 96-97.

35 *La Tribune des peuples (Revue internationale de la gauche)* est une revue bimestrielle. Six numéros paraissent entre 1953 et 1954. K. S. Karol, Louis Dalmas, Georges Suffert, Michel Crozier, Henri Hermand, Jean-Marie Krust et Lucien Weitz font partie du comité de rédaction. La revue défend « le principe de l'unité de la pensée socialiste, mais en écartant tout sectarisme » (n° 1, mars-avril 1953, p. 1). Refusant la politique d'alignement dans le contexte de la guerre froide, la revue propose des analyses politiques, sociales et économiques sur des sujets tels que la colonisation, l'Europe, les enjeux de la américanisation, le modèle capitaliste américain, le régime soviétique, etc.

36 Voir Alexandra Vasic, « Louis Guilloux et la SEC : rupture et continuité d'un engagement », *Confrontations*, n° 26, décembre 2013, p. 5-22.

soin de distinguer son action sociale au sein du Secours rouge – organisation affiliée au Parti communiste – de toute adhésion politique :

Je terminerai cet avertissement en informant le lecteur à qui je l'apprendrai peut-être que le fait d'appartenir au Secours populaire de France n'implique nullement qu'on appartienne aussi à un parti politique quelconque. Que l'auteur du présent journal, en tous cas, n'est membre d'aucun parti politique et qu'à sa connaissance, l'ingérence des partis politiques en tant que partis dans les affaires du Secours Populaire est nulle³⁷.

Dans *La Tribune des peuples*, le journal de Guilloux est précédé d'une courte présentation de l'auteur :

L'auteur, un des romanciers les plus marquants de notre époque, n'a jamais participé à la vie politique partisane. Mais dans son œuvre, et par son action, il s'est toujours montré solidaire de la classe ouvrière, dont il est issu. Il fut secrétaire du premier Congrès mondial des Écrivains antifascistes et, pendant plusieurs années, l'un des responsables du Secours rouge international³⁸.

Si la présence de Guilloux dans le sommaire de *La Tribune des peuples* peut s'expliquer au regard de sa proximité avec la ligne politique défendue par la revue, aucun élément ne vient justifier précisément la publication des « Réfugiés trahis » ni l'actualité du texte en 1954. La revue accueille le témoignage de Guilloux pour illustrer, de manière inhabituelle, sa réflexion politique par « des témoignages sur l'action³⁹ ». C'est le seul texte d'auteur qui sera publié dans *La Tribune des peuples*. Il est probable que Jean Daniel, membre du comité de patronage de la revue⁴⁰, ait été à l'origine de cette publication. Louis Guilloux a fait sa connaissance à *Combat* après la Seconde Guerre mondiale, par le biais d'Albert Camus. Jean Daniel n'aura eu de cesse, par la suite, de promouvoir l'œuvre de Guilloux qu'il affectionne par-

37 Louis Guilloux, « Les Réfugiés trahis », LGO Presse 03.01.85, f. 61.

38 *La Tribune des peuples*, n° 5, décembre 1953-janvier 1954, p. 1.

39 *Ibid.*

40 Jean Daniel fournira également deux articles à la revue. Voir « De l'esprit du protectorat à l'état d'esprit des protecteurs », *La Tribune des peuples*, n° 4, septembre-octobre 1953, p. 126-129 et « Les violations des droits de l'homme et la protestation des élites », *ibid.*, n° 5, décembre 1953-janvier 1954, p. 93-95. Parmi les autres membres du comité de patronage dont Guilloux est proche, il convient également de signaler la présence de Clara Malraux et celle de Jean Bloch-Michel qui effectue un long entretien radiophonique avec Louis Guilloux en 1954. Voir « Domaine de l'esprit », « Louis Guilloux », réal. Raoul Auclair, entretien avec Jean Bloch-Michel, France 3 Nationale, RTF, 7 janvier 1954, 44 mn. Jean Bloch-Michel a également contribué à *La Tribune des peuples*. Voir « La raison d'État, la démocratie et les risques », *La Tribune des peuples*, n° 5, décembre 1953-janvier 1954, p. 65-77.

ticulièrement, tout d'abord dans *Caliban*, la revue qu'il dirige entre 1947 et 1952, puis dans *Le Nouvel Observateur*⁴¹. L'écriture est l'unique ressource de Guilloux. Il lui importe donc de multiplier les débouchés éditoriaux, non seulement pour s'assurer une visibilité littéraire, mais aussi pour vivre. La publication des « Réfugiés trahis » dans la revue en 1954 pourrait ainsi relever d'une opportunité éditoriale.

Cette hypothèse semble corroborée par le fait qu'aucun commentaire liminaire ne vient justifier l'actualité du texte, écrit dans l'urgence de la mobilisation pour dénoncer un scandale politique et humanitaire bien défini, dont on connaît l'issue. Un seul commentaire infra-textuel, ajouté par Guilloux, actualise le témoignage et légitime implicitement la pertinence de sa publication en 1954 :

Tout allait mal dans ce camp, mais on nous disait que tout, avant peu, irait bien. On devait envoyer les réfugiés – de quel nom les nomme-t-on aujourd'hui ? – à la caserne maritime de L...⁴².

Seule cette incise tend à étendre la portée du témoignage et à universaliser le drame que Guilloux décrit. Pour le lecteur, l'actualité de ce texte semble néanmoins passée : le contexte qui justifiait des modalités d'écriture fondées sur l'excès et l'amplification a changé. Pour Guilloux, en revanche, ce témoignage le renvoie à un passé toujours présent :

Dimanche 10 janvier [1954]. [...] Je viens de me payer la plus belle crise de sanglots à laquelle il me soit arrivé de céder depuis bien longtemps. C'était en relisant les épreuves de mon journal sur les réfugiés espagnols. Je sais bien qu'on n'avoue pas ces choses-là – mais ici ! franchement, je ne m'y attendais pas – mais en relisant les pages où j'ai noté tout ce dont j'ai été le témoin lors de cette abominable expulsion des réfugiés en 1937, j'ai été pris soudain d'une grande crise de sanglots, tant les choses se représentaient encore à moi. Le sujet dont je parle m'a toujours été sensible. Résolu à être ce que je suis, ridicule peut-être, je puis bien, tant que j'y suis, avouer que les larmes étaient de profonde tendresse⁴³.

41 Jean Daniel a publié *in extenso* *La Maison du peuple*, précédé d'un avant-propos d'Albert Camus, et *Compagnons* de Louis Guilloux dans les numéros 13 (janvier 1948, p. 66-127) et 34 (décembre 1949, p. 121-150) de *Caliban*. La carrière de l'écrivain a été suivie avec beaucoup d'attention dans *Le Nouvel Observateur*, depuis sa fondation en 1964. Jean Daniel, membre fondateur et éditorialiste du journal, n'est pas étranger à l'accueil favorable de ses œuvres.

42 Louis Guilloux, « Les Réfugiés trahis », *La Tribune des peuples*, n° 6, mars-avril 1954, p. 50. Le déictique « aujourd'hui » renvoie au moment de publication du texte.

43 Louis Guilloux, *Carnets 1944-1974*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1982, p. 276-277.

Si Guilloux, comme nombre d'écrivains de sa génération, considère avec distance toutes les formes d'engagement au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il demeure néanmoins « sensible » à la cause des réfugiés espagnols, qui lui est chère. Guilloux est un écrivain pudique et secret : cet aveu, singulier dans ses *Carnets*, souligne l'importance de son investissement et vient nuancer les hypothèses qui mettent l'accent sur l'aspect stratégique de ses choix éditoriaux. D'autre part, bien que la situation politique en Espagne ne soit plus si fortement médiatisée, elle continue néanmoins d'occuper Guilloux⁴⁴. Aussi « Les Réfugiés trahis » continue-t-il d'entretenir la mémoire vive de ces événements.

Intégré dans la section 1937 des *Carnets*, le témoignage se fonde aujourd'hui complètement avec les notes quotidiennes de cette œuvre hybride, qui représente une volumineuse somme de fragments épars auxquels le « je » donne son unité. Guilloux a établi le texte définitif du premier tome des *Carnets*. C'est donc lui qui a choisi de donner cet ultime support aux « Réfugiés trahis ». De manière significative, il a éludé de nombreux commentaires qui révèlent son implication dans le discours. Si la dimension critique demeure, la véhémence du propos est, quant à elle, atténuée. Les apostrophes, qui visent les autorités locales, présentes dans la version publiée en 1954, ont été systématiquement supprimées dans les *Carnets*. Les interventions trop ostensiblement polémiques ont connu le même sort. Il suffit de comparer deux extraits publiés dans la presse et en volume pour percevoir les modifications notables du texte avec le changement de support. Dans la version publiée en 1954, l'écrivain accuse non seulement les responsables politiques mais aussi ses concitoyens dont il déplore l'indifférence :

Je n'ai dit nulle part encore que tout ceci se passe dans une ville d'environ 30 000 habitants. Cette précision est nécessaire à l'intelligence du fait, à mon sens très grave, qu'il n'est venu à notre meeting guère plus d'une cinquantaine de personnes. C'était presque tous des ouvriers. Or, les ouvriers sont ceux qui, jusqu'à présent, ont fait le plus pour les Espagnols, soit individuellement, soit à travers leurs organisations. [...] Sur les trente mille habitants que nous sommes dans cette ville, personne n'a eu la curiosité de venir apprendre quelque chose sur le malheur des réfugiés. [...] Si l'on veut plaider l'ignorance, je répondrai que nous avons annoncé notre meeting très suffisamment à l'avance et que nous

⁴⁴ Voir *Albert Camus-Louis Guilloux. Correspondance 1945-1959*, édition établie, présentée et annotée par Agnès Spiquel-Courdille, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2013, p. 206-207, p. 214 et p. 216. Agnès Spiquel-Courdille évoque très justement la participation de Guilloux à des actions et à des pétitions contre la condamnation à mort d'Enrique Marco Nadal en 1949 ou encore contre la candidature de l'Espagne franquiste à l'UNESCO en 1952.

avons distribué en ville de nombreux tracts, ce qui n'est rien encore car, enfin, la guerre d'Espagne est publique⁴⁵.

Dans ses *Carnets*, ce jugement sévère est considérablement élagué : Il n'est venu à notre meeting qu'un peu plus d'une cinquantaine de personnes sur les quelque trente mille habitants que compte la ville⁴⁶.

Guilloux a ainsi délesté son témoignage des effets d'exagération et d'amplification qui caractérisaient le texte publié dans *La Tribune des peuples*. Ce n'est donc plus le même texte que l'on peut lire dans les *Carnets*. Les enjeux diffèrent là aussi avec le changement de support et de destinataire.

La visée est à la fois autobiographique, testimoniale et mémorielle. Il s'agit, en effet, de donner pour mémoire des événements qui se situent en marge de l'histoire officielle et de lutter contre l'oubli. Le fait que Guilloux ait choisi *in fine* de retenir ce texte montre également l'incidence fondamentale de ces événements sur le cours d'une vie qu'il évalue rétrospectivement tout en en faisant la somme. Enfin, ce témoignage, fondu et corrélé à l'ensemble des fragments qui se rapporte aux mêmes enjeux sociaux et humanistes dans les *Carnets*, dessine en filigrane un portrait fragmenté, celui d'un militant sans parti ou encore d'un franc-tireur.

Conclusion

« Les Réfugiés trahis » est un texte singulier mais non marginal. Il se distingue davantage par ses publications différées, dans la presse et en volume, que par l'objet qu'il décrit et les moyens stylistiques mis en œuvre. Il est également singulier dans la production littéraire de l'auteur puisqu'il s'agit du seul texte engagé qu'il a publié. Louis Guilloux ne pratique pas néanmoins « le mélange des genres⁴⁷ » : « Les Réfugiés trahis » est le texte d'un citoyen impliqué et non d'un intellectuel engagé.

45 Louis Guilloux « Les Réfugiés trahis », *op. cit.*, n° 5 décembre 1953-janvier 1954, p. 25.

46 Louis Guilloux, *Carnets 1921-1944*, *op. cit.*, p. 183.

47 Voir Philippe Baudorre, « Louis Guilloux et la revue *Monde* », dans Francine Dugast-Portes, Marc Gontard (dir.), *Louis Guilloux écrivain*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2000, p. 85.

